

La vrai est au coffre . Denis Lachaud

Extrait du roman du même nom, paru aux éditions ACTES SUD en août 2005.

1

Je me tiens debout entre une Mercedes et une Peugeot, je respire très fort, le parking baigne dans une pénombre théâtrale. Devant moi gît le cadavre encore fumant d'un type d'une trentaine d'années que je ne connais pas, je ne me souviens pas des circonstances de notre rencontre, j'ai un trou, je ne me souviens pas non plus des circonstances de notre descente en sous-sol, que suis-je venue faire là moi qui ne possède pas d'auto, je l'ignore. Il me revient par contre que nous avons affaire à un Berrichon, un grand gars gras d'Issoudun. Je me concentre, j'essaie de revoir sa massive silhouette en mouvement, je m'efforce de rappeler à ma mémoire l'image d'une expression sur son bovin visage figé. Rien. Le gaillard est dans un sale état oh la vache. Son ventre ouvert fume. Ça pue la merde et son ventre fume. Une porte s'ouvre. Un homme marche dans l'allée centrale tout en fouillant les poches de sa veste. Il s'approche, il siffle, il traverse le parking pour rejoindre sa voiture, il va rentrer chez lui où sa petite femme l'attend, vu l'heure et la tenue il sort d'un dîner d'affaire ou d'une partie de jambe en l'air chez son assistante. C'est un "savin"* à croissance achevée, comme mon Berrichon. Je les reconnais. Je les hais, *I hate their guts*, ils ne doutent de rien, ils sont persuadés d'être le centre du monde, ils se placent d'autorité au centre du monde, en ce moment le parking tourne autour du nombril du savin en costard qui secoue négligemment les clés de sa bagnole, c'est ainsi qu'il vit la scène (ignorant le sort malheureux de son congénère d'Issoudun dont le nombril a subi quelques dommages et n'est par voie de conséquence plus le centre de rien du tout), les savins se refilent la place, tout leur est dû, ils se trouvent importants, drôles, spirituels, ils pensent que tout le monde rit de leurs blagues, ils pensent que même les tapettes rient de leurs blagues homophobes et les femmes de leurs blagues sexistes. On les retrouve assis en bande sur une rambarde en train de glander, de vaguement deviser, affublés de quelques pellots, leurs nécessaires suiveurs, on passe devant, on a le malheur de porter un pantalon écossais vermillon, vert et jaune, pas dans les couleurs que maman leur achetait, pas dans le nuancier officiel régissant la mode savine et voilà, c'est une tapette qui passe alors ils se taisent, la regardent passer, la tapette qui ne porte pas leurs couleurs, les savins lui foutraient bien leur poing dans la gueule s'ils n'avaient pas la flemme de désencastrer de la rambarde leur gros cul d'hétéro de base, les pellots qui sont moins sanguins se contentent de ricaner leur mépris. Pendant ce

temps, la tapette poursuit son chemin en regrettant d'avoir oublié de glisser son pistolet mitrailleur dans son sac à main avant de quitter la maison, histoire de refroidir encore une grappe de savins au risque de créer quelques dommages collatéraux chez les pellots. Les savins parlent fort, rient à gorge déployée, se sentent chez eux partout, on est obligé de les entendre. On ne peut éviter les savins et les pellots à croissance achevée, poussés jusqu'au bout des cartilages, adultes. Ils grouillent.

J'hésite à bondir et planter le passant car on ne doit jamais laisser de témoin derrière soi mais je me suis accroupie entre la Mercedes grise et la Peugeot noire qui nous encadrent, le berrichon mort et moi, le savin ne nous a pas détecté pour l'instant, je ne me sens pas en sécurité dans ce lieu public souterrain, je vais lui laisser sa chance. Il passe. J'arrête de respirer. J'entends la poussière râler sous ses Church. Je disparaîs. Je n'existe plus. Je n'ai jamais existé. Le savin fait encore quelques pas, monte dans un break Ford, lance le diesel, tape sa marche arrière, prend la rampe et disparaît. Je me relève. Je suis couverte de sang. Mon blouson de tweed, mon pantalon et mon pull sont irrécupérables. Je glisse le couteau dans une poche, enlève mes gants et fouille dans mon sac à main, qui sait si j'ai eu la riche idée d'emporter un paquet de mouchoirs en papier. Las ! Mon rouge à lèvres, mon blush, mon eye liner et mon miroir ne me sont d'aucun secours.

- Regarde là-bas, dans le coin, devant la Safrane, il y a un robinet d'eau.

- Putain tu as l'œil, toi.

J'enfile mes gants, nettoie mon visage et l'Opinel, mets mon pull devant derrière qui tout à coup fait l'effet d'un charmant petit ras-du-cou. Je repasse mon blouson, range l'Opinel dans mon sac, dénoue ma queue de cheval et me recoiffe. Je me dirige vers l'escalier. Il va falloir rentrer à la maison dans cette accoutrement sanglant. Je ne sais pas où je suis. Minuit moins le quart. Je me rappelle avoir garé ma mobylette à Saint-Lazare. Je sors du parking, émerge aux Halles.

La nuit, l'éclairage public permet les écarts de tenue. La tache qui dégouline de mon col à mes genoux est si vaste qu'on peut la prendre pour un effet de créateur, une sorte d'imprimé ton sur ton total look Galliano destroy. Je

marche d'un pas décidé. Rue de Rivoli, Comédie Française, boulevard de l'Opéra, rue Auber. Les SDF dorment sur les bouches d'aération, les passants se hâtent, les policiers font leur ronde dans leurs autos. Je suis blanche et porte une tenue *couture*. Personne ne fait attention à moi. Personne ne me parle.

Deux heures moins cinq. Je suis debout dans la salle de bain de Miguel, nue. Il dort déjà. Je viens de glisser tous mes habits dans un sac poubelle, mon cher blouson, mon pantalon, mon joli pull, ma culotte, mes chaussettes et mes trotteurs. Je me douche. Je constate que je n'ai aucune plaie, à nouveau pas la moindre petite coupure.

Je jette aussi la serviette. Elle sent le savin mort. Je glisse le paquet dans un deuxième sac poubelle et ressors. Je marche en direction de la gare de triage. Je choisis une grosse poubelle verte pleine jusqu'à la gueule. Je rentre, reprends une douche et me couche. Ça pue le sang. Demain j'irai à la piscine.

II

C'est fini. J'arrête.

C'était le dernier.

J'ai honte. Je ne parviens plus à me voir en peinture.

Je vais me faire opérer. Je vais me faire fendre la bite dans le sens de la longueur, je vais me la faire recoudre en vagin une fois vidée et retournée à l'intérieur. Je vais me faire greffer un morceau de gland en guise de clito et advienne que pourra.

Jetez mes couilles aux piranhas.

Je sauverai ce qui restera.

III

Miguel monte au volant de son vieux camion. Il l'a acheté spécialement pour le déménagement. Je me suis déjà installée sur le siège passager, parée pour deux mille kilomètres. Je lui suggère de jeter un dernier regard sur les piles de journaux qu'il abandonne au recyclage, sur sa vieille loge de ferrailleur et le terrain vidé de ses carcasses que le Chemin de fer français va récupérer et vendre. Il me sourit, se penche vers le contact.

Chez moi on ne se retourne pas.

Voyant venir la retraite, Miguel a exprimé le désir de finir tranquillement ses jours dans le village de ses ancêtres. Je lui ai demandé la permission de l'accompagner, au moins pour l'installation. Je vais enfin découvrir l'Espagne, l'Andalousie, le cabo de Gata, Rodalquilar et ses maisons blanches à toit plat, sa mine désaffectée, ses figuiers de Barbarie. Mes parents m'ont demandé de rester une semaine de plus pour oncle Roger qui monte deux jours et se plaint de ne plus me voir. Je refuse. Oncle Roger est trop loin maintenant. Armé de mes cinq ans d'espagnol au collège et au lycée, je quitte la Cité des Fleurs "à la Miguel Gimenez", sans me retourner.

Dès que nous atteignons le périphérique, il me relance sur le sujet qui fâche. Il m'a déjà dit qu'il m'aimait comme je suis et je lui ai sèchement fait comprendre que ce n'était pas une raison suffisante pour m'empêcher de devenir moi-même. Nous roulons au pas. A côté de moi, une jeune femme rit et tape sur son volant. Sa voisine lui raconte une histoire qui, à travers nos deux vitres fermées, apparaît comme irrésistible.

On ne doit pas se faire couper la bite pour raisons politiques.

Je ne veux pas me faire couper la bite pour raisons politiques.

Ça reste à prouver. Promets-moi de ne pas te faire opérer avant deux ans.

Pourquoi deux ans ?

Le temps de réfléchir. Tu n'es pas encore fini. Tu ne peux pas savoir si ton corps te va ou pas.

Deux ans c'est long.

Deux ans c'est court. Si tu restes avec moi là-bas, tu verras que deux ans c'est court.

Bon.

Promets-moi.

Je te promets.

Je suis heureuse car c'est la première fois que Miguel me demande de rester auprès de lui. Coup de théâtre, ma bite voit sa peine de mort commuée. Deux ans avec sursis.

Je mesure un mètre et quatre-vingt-quatre centimètres, parfois plus d'un mètre-quatre-vingt-dix chaussée. J'emporte avec moi ma silhouette longue et féline quelques fringues non repassées, mes Tennis rouges, une paire de tongs et quelques escarpins, mon dictionnaire franco-espagnol, mes Ray Ban et ma casquette jaune qui est la vieille casquette jaune de Miguel dont j'ai hérité, que j'ai nettoyée et restaurée. Je laisse derrière moi deux cadavres et une joue fendue, mes parents adorés qui vivront seuls désormais, mon inépuisable 103 Peugeot, un opinel caché pour toujours et le français, langue de mes mésaventures.

2

* nom de famille de l'un des personnages du roman.

Avec l'aimable autorisation des éditions ACTES SUD.

Né en 1964, DENIS LACHAUD est comédien et metteur en scène de théâtre. Il a publié quatre romans chez Actes Sud : „Le vrai est au coffre“, „Comme personne“, „La Forme profonde“ et „J'apprends l'allemand“ („Ich lerne deutsch“, Diana Verlag, 2003). Il a également publié deux pièces chez Actes Sud-Papiers : „Hetero“ et „Ma forêt fantôme“ (mise en scène en 2002). Pour France Culture, Denis Lachaud a écrit deux pièces radiophoniques : „Sans voir“ et „Moi et ma bouche“. Actuellement, il termine un scénario de long métrage avec Sébastien Lifshitz et Stéphane Bouquet ainsi qu'un roman-photo avec le photographe Eric Larrayadieu.